

VIOLENCES CONJUGALES : JACQUELINE, ALEXANDRA, CHRISTINE, BÉATRICE ET QUELQUES AUTRES

Comment se fait-il que tant de femmes
se laissent ravager par leur homme ?

Exposé pour les Unités de clinique du traumatisme et du couple, 17 janvier 2020

Patrick De Neuter

Cela fait longtemps que les violences conjugales m'interpellent et, en premier lieu, l'agressivité masculine à l'égard des femmes. En 2007, j'ai organisé avec mes collègues de l'Institut d'études de la famille et de la sexualité un colloque pluridisciplinaire. Mes contributions concernèrent les sources des violences masculines¹. En 2007 toujours, j'ai repris cette thématique, mais du côté des femmes. En effet, ma clinique m'avait fait constater l'endurance de plusieurs de mes analysantes à subir sans réagir les violences de leur homme². Autour des années 2010-2012, j'ai supervisé une équipe de l'association Praxis travaillant avec des auteurs de violences masculines intrafamiliales, tandis que je reprenais cette thématique du côté des victimes à l'occasion d'une communication dans un colloque intitulé « Femmes victimes de violences conjugales »³.

Pour cet article, j'ai repris cette dernière thématique, en l'amplifiant significativement, notamment en tenant compte de nouvelles publications dans ce domaine. D'une part, l'autobiographie d'Alexandra Lange qui tua son mari d'un coup de couteau après douze années de vie conjugale durant lesquelles elle fut battue, insultée et humiliée⁴. Et d'autre part, l'autobiographie de Jacqueline

¹ DE NEUTER P., « Pourquoi les hommes sont-ils si souvent agressifs au sein de leur couple ? », in P. DE NEUTER et N. FROGNEUX (dir.), *Violences et agressivités au sein du couple*, Academia-Bruylant, 2009, pp. 51-76.

² DE NEUTER P., « Les paradoxes de l'amour » et « Félics pour l'autre », in P. DE NEUTER et D. BASTIEN (dir.), *Clinique du couple*, Érès, 2007, pp. 31-55 et 75-89.

³ GRIHOM M.-J. et GROLIER M., *Femmes victimes de violences conjugales*, Presses universitaires de Rennes, 2013.

⁴ LANGE A., *L'emprise. J'ai tué pour ne pas mourir*, Lafond, 2013.

Sauvage qui a supporté la maltraitance de son mari pendant quarante-sept ans jusqu'au jour où elle le tua d'un coup de fusil⁵.

J'épargne au lecteur les diverses statistiques françaises et belges bien connues qui indiquent l'ampleur de cette agressivité subie par les femmes, allant des violences verbales jusqu'aux féminicides en passant par les rapports sexuels sous contrainte. Disons simplement qu'une femme sur dix s'avère victime de violences au sein de son couple et que ces violences aboutissent parfois au meurtre. En France, en 2018, on a recensé 149 meurtres conjugaux. Les victimes sont le plus souvent des femmes, mais pas seulement.

Ces statistiques nous indiquent que Freud avait bien raison d'affirmer que la haine était au cœur de l'être humain. Certaines ou certains d'entre vous se rappellent peut-être ce passage de son livre *Malaise dans la civilisation*.

L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* : qui aurait le courage en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire de s'inscrire en faux contre cet adage⁶.

Cela étant, j'aime rappeler cette recommandation freudienne concernant toute généralisation, recommandation extraite d'un texte qui concerne justement la féminité.

Il est, en vérité, à peine possible de faire un exposé qui ait une portée générale. Chez les différents individus, on trouve les réactions les plus différentes ; chez le même individu, des attitudes contradictoires voisinent⁷.

Bien qu'il s'agisse d'un exposé général, j'éviterai donc, autant que possible, les généralisations abusives. Et même si cela alourdit mon propos, j'essaierai de prendre en compte la complexité du phénomène et la spécificité de chaque sujet, comme il se doit dans une perspective psychanalytique. Je poursuivrai donc par une vignette clinique.

⁵ SAUVAGE J., *Je voulais juste que ça s'arrête. C'était lui ou nous*, Livre de Poche, 2017, n° 34828.

⁶ FREUD S., *Malaise dans la civilisation* (1929), Presses universitaires de France, 1981, pp. 64-65.

⁷ FREUD S., « Sur la sexualité féminine » (1931), in *La vie sexuelle*, Presses universitaires de France, 1969, p. 146.

1. Une vignette clinique

L'analysante, que j'appellerai Christine, avait quatre enfants. J'en ai eu connaissance, il y a une bonne dizaine d'années, par un analyste qui me parla d'elle lors d'une série de séances contrôle. Elle s'était adressée à lui cinq ans auparavant. Elle était mariée depuis vingt ans. Elle avait assumé un poste important dans une entreprise internationale avant de l'abandonner – sous la pression de son mari – pour s'occuper de ses enfants. Elle consultait ce collègue, vivement encouragée par ses amies. Elle était en effet devenue très dépressive depuis plus d'années que ne les comptent les doigts d'une main et essayait de noyer cette dépression dans l'alcool auquel elle recourait de plus en plus souvent. Sa famille ne manquait pas de moyens, ni culturels ni financiers. Celle de son mari non plus. Ceci pour souligner que la violence conjugale ne se rencontre pas seulement dans les familles d'origine modeste, ce que révèlent aussi les recherches empiriques⁸. Il s'avérera que la dépression de Christine et son alcoolisme avaient débuté au début de la dégradation de leur vie de couple. Il la trompait ouvertement et la maltraitait psychologiquement. Il était même devenu physiquement violent avec elle. Après quelques années, il exigea le divorce. Elle n'en voulut pas. Elle n'y avait d'ailleurs jamais pensé. Il finit par l'imposer, après une quinzaine d'années d'enfer conjugal.

Parmi les raisons de son refus du divorce, se dévoila, dans son analyse, l'impossibilité de renoncer à l'idéal d'un mariage pour la vie, l'espoir (pourtant sans cesse démenti) qu'il allait changer, la peur de la solitude, la croyance qu'elle était incapable de « refaire sa vie » et aussi une certaine tendance tout à fait inconsciente à s'identifier au Christ de son enfance, trahi et torturé à mort pour sauver les péchés du monde. C'est pourquoi je l'ai surnommée Christine.

Il n'est jamais facile de repérer en quoi nous sommes, tous et toutes, au moins en partie, « responsables », au sens analytique de ce terme, des malheurs qui nous arrivent. C'est davantage le cas lorsqu'on est victime d'un autre réellement violent. Comme clinicien, il est aussi difficile de faire entendre à une victime qu'elle n'est pas pour rien dans les malheurs dont elle se plaint. Cela peut être opérant en cas de symptômes névrotiques. Néanmoins, en cas de violences conjugales, même si la chose est vraie, il n'est pas opportun de faire remarquer n'importe quand et n'importe comment à la victime qu'elle n'a pas tout fait pour éviter de déclencher cette violence ou encore pour s'en éloigner. Il est encore moins évident de l'amener à découvrir qu'elle y a trouvé, malgré la souffrance, ou pire encore, dans cette souffrance, une étrange satisfaction, celle que Lacan appelait jouissance. De façon générale, Freud disait qu'il convenait toujours

⁸ Cf., par exemple, « La violence envers les femmes en France, une enquête nationale », *La Documentation française*, 2002.

d'intervenir avec tact. Lorsque cela concerne les victimes de violences, c'est encore davantage le cas.

Enfin, la tâche est encore plus compliquée lorsque, d'une façon ou d'une autre, le thérapeute est, par un trait ou l'autre, rangé du côté du maltraitant. En l'occurrence, lorsque l'on est un homme à qui une femme victime s'est adressée, non seulement pour comprendre ce qui lui arrive et trouver une solution à ce qui lui est tombé dessus, mais aussi, implicitement, pour trouver quelque compassion et réconfort, voire une certaine complicité.

Lors de précédents échanges, notamment avec Eva Thomas⁹, la fondatrice de SOS Inceste, j'ai compris la grande difficulté qui est la nôtre, psychanalystes, lorsqu'il s'agit de différencier le registre de la compréhension d'une dynamique intrapsychique ou interpsychique, celui du jugement moral et enfin, celui de la responsabilité juridique.

En effet, ce n'est pas parce que telle femme n'a pas tout fait pour éviter que la violence surgisse chez son compagnon, ou parce qu'elle n'a pas quitté cet enfer, ou encore parce qu'elle y aurait trouvé quelques satisfactions, que l'homme violent n'est pas entièrement responsable de ses actes et qu'elle est moralement et juridiquement coresponsable des coups dont elle a été victime. Mais il est vrai que, dans le cadre d'un procès contre l'auteur de maltraitances, les provocations de la victime, l'absence de plaintes à la police, la durée de la période de maltraitances, voire les satisfactions conscientes ou inconscientes de la victime, peuvent servir de circonstances atténuantes pour l'auteur. Dans une cure, avant ou pendant un procès, cette dimension rend difficile la reconnaissance par la victime de cette participation personnelle à la maltraitance. Elle est difficile, voire inopportune. Pour ma part, je ne suis pas intervenu dans ce sens tant que le procès n'avait pas eu lieu.

Par contre, il est important que la victime prenne conscience de ce qui, en elle, soit a provoqué ces injures et coups de la part de l'autre, soit a rendu possible que la situation se répète et se prolonge, parfois durant un grand nombre d'années. Il est aussi très important, le cas échéant, qu'elle découvre les obscures satisfactions, voire les étranges jouissances qu'elle y a trouvées. C'est important, parce que cela seul lui permettra de vraiment sortir de l'impasse dans laquelle elle est figée. Que ce soit avec cet homme ou avec un autre.

⁹ EVA THOMAS, fondatrice de SOS Inceste-France et auteure de *Le viol du silence*, Aubier, 1986, J'ai lu, 2001 ; et *Le sang des mots, les victimes, l'inceste et le droit*, Desclée de Brouwer, 1992.

2. L'homme, ravage de sa femme

Revenons d'abord sur mon titre et sur ce qualificatif « ravagée » où certains lecteurs auront reconnu l'affirmation de Lacan : « Si la femme est le symptôme de l'homme, l'homme n'est pas le symptôme de la femme : il en est son ravage¹⁰ ». Ce qu'il expliqua comme suit : « Il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens¹¹ ». Pour ma part, je dirais plutôt : « Il n'y a pas de limites aux concessions **que peut** faire une femme pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens ».

En effet, toutes les femmes ne manifestent pas de telles concessions. Et, à l'avenir, elles seront probablement de plus en plus rares. Mais tout clinicien peut constater comme moi combien certaines femmes sont capables d'endurer, et d'endurer parfois longtemps, une quantité importante de souffrances psychiques ou physiques et notamment celles dont leur amant, compagnon ou mari se rend coupable.

Cette endurance des femmes a été depuis longtemps remarquée par plusieurs psychanalystes et formulée de diverses façons. Hélène Deutsch, par exemple, affirma : « Le goût du malheur est incomparablement plus grand chez les femmes que chez les hommes¹² ». Elle appuyait ainsi Freud qui écrivait en 1918 : « La sujétion est incomparablement plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme¹³ ». À nouveau, je dirais plutôt que « la sujétion est **chez de nombreuses** femmes plus fréquente et plus intense que chez **de nombreux** hommes ». Ces affirmations datent du siècle dernier et depuis « MeToo », « Balance ton porc » et la condamnation de Harvey Weinstein, il est probable que cette différence entre les hommes et les femmes aura tendance à s'estomper. Néanmoins, à écouter mes analysantes et à lire les enquêtes des psychosociologues, j'ai l'impression que les choses n'ont pas (encore) radicalement changé. Par ailleurs, nous verrons aussi que les causes sont bien plus nombreuses que le « goût du malheur » des femmes invoqué par Hélène Deutsch.

En tout cas, les psychanalystes ne sont pas les seuls à penser que l'homme est (souvent) un ravage pour sa femme.

¹⁰ LACAN J., Séminaire sur le *Sinthome*, séance du 17 février 1976.

¹¹ LACAN J., *Télévision*, Seuil, 1973, pp. 63-64.

¹² DEUTSCH H., *La psychologie des femmes* (1945), Presses universitaires de France, 1949, p. 235.

¹³ FREUD S., « Le tabou de la virginité » (1918), in *La vie sexuelle*, Presses universitaires de France, 1969, p. 67.

En effet, les cliniciennes hébergeant des femmes battues ont écrit leur étonnement, d'une part, par rapport au nombre d'années d'enfer que les femmes endurent avant de se réfugier chez elles (souvent quatre ans et parfois une douzaine d'années) et, d'autre part, par rapport au nombre important de femmes qui retournent vivre chez leur conjoint violent après un certain temps passé dans le lieu d'hébergement¹⁴.

3. Pourquoi ne mettent-elles pas fin plus rapidement à ces maltraitances ?

Comment comprendre cette endurance des femmes, mais aussi de certains hommes ? Les causes s'avèrent multiples et elles agissent souvent conjointement, se renforçant l'une l'autre. Ce qui n'a rien de surprenant. Rappelons-nous que Freud déjà a plus d'une fois souligné la surdétermination des symptômes et comportements.

Le sujet étant délicat, surtout traité par un homme, je me suis efforcé de rester au plus près des dires des analysantes, des femmes qui témoignaient et des collègues femmes qui en parlaient¹⁵.

3.1. Les causes mises en évidence par les psychosociologues

On peut tout d'abord envisager ce que j'appellerai les causes externes : le déterminant financier, les influences culturelles et les maltraitances de l'enfance.

Le déterminant financier est parfois trop négligé par les psychothérapeutes et psychanalystes. Ce sont les sociologues et les psychosociologues qui le mettent en évidence, par exemple en faisant remarquer que la majorité de celles qui retournent chez leur mari n'avait aucun moyen de subsistance personnel. On ne peut en effet faire abstraction du fait avéré que la séparation entraîne, pour la plupart des femmes, une baisse plus ou moins importante de leur niveau de vie, qui se conjoint à la solitude, surtout lorsqu'elles ont un ou plusieurs enfants à charge.

Les psychosociologues peuvent aussi démontrer l'impact de la culture sur ces comportements d'endurance de la violence. La répression de l'agressivité des petites filles, la valorisation de leur soumission et l'encouragement de leur passivité, ont été plusieurs fois soulignés. Le judéo-christianisme n'est pas pour

¹⁴ SIMON O. et CORVISIER M.-C., « Pour une prévention des violences conjugales », in N. FROGNEUX et P. DE NEUTER (dir.), *Agressivités et violences conjugales*, Academia-Bruylant, 2009, pp. 91-101.

¹⁵ Que soient ici remerciées celles dont les critiques et remarques m'ont permis de traverser les passages plus difficiles de cette exploration. Notamment mes collègues J. Adida, D. Bastien, M. Lerude, M.-C. Laznik, S. Lippi, M. Schneider, J. Schaeffer et N. Strickman.

rien dans cette conception de la femme. Si, depuis longtemps, le judéo-christianisme a appuyé les revendications d'égalité de l'homme et de la femme, il a aussi désigné la femme comme inférieure et, surtout, comme instigatrice de la faute originelle de l'homme¹⁶. Tout cela a sans doute beaucoup moins d'impact en ce vingt et unième siècle, mais les femmes d'aujourd'hui ont été élevées par des pères et des mères d'hier qui eux-mêmes avaient été éduqués par des pères et des mères d'avant-hier. Et cette transmission-là, le plus souvent inconsciente, résiste souterrainement aux nouvelles modalités de rapport, moins inégalitaires, entre les hommes et les femmes assez généralement prônées aujourd'hui.

Les psychosociologues comme Marie Jaspard ont établi une corrélation importante entre l'intensité de l'amour de la victime et la violence subie : la proportion des femmes en situation de violences est presque multipliée par deux lorsque la femme se décrit comme « amoureuse ou très amoureuse ». Par ailleurs, l'infidélité de la femme, relativement rare par rapport à celle des hommes, est source de « violences maximales » de la part des hommes (ou des femmes lorsqu'il s'agit des hommes). En cas de doute sur l'infidélité du conjoint, le taux de violences très graves est doublé et en cas de certitude, elle est triplées¹⁷.

Enfin les psychosociologues ont observé une corrélation importante entre les maltraitements dans l'enfance et les maltraitements dans le couple. En effet, les femmes qui ont subi des violences sexuelles dans l'enfance ont une probabilité cinq fois plus grande d'être l'objet de violences conjugales, mais les statistiques montrent que ce destin n'est pas inéluctable¹⁸.

Tout ceci indique l'importance des initiatives au niveau de la culture et des lois en cette matière, car la culture et l'éducation, qui contraignent les femmes à la soumission, à la passivité et à l'abnégation, sont certainement en partie responsables de cette répétition de la maltraitance subie par les femmes dans le couple et, plus généralement, dans la société.

3.2. Les raisons invoquées par les victimes ou leurs avocates

Comment se fait-il que bon nombre de femmes supportent ces violences ? Envisageons d'abord ce que j'appellerais les motivations les plus conscientes, telles qu'elles apparaissent dans les deux autobiographies de Jacqueline Sauvage et d'Alexandra Lange, dans les plaidoiries de leurs avocates et dans certains rapports d'assistants sociaux.

¹⁶ LEGENDRE P., *L'amour du censeur. Essais sur l'ordre dogmatique*, Seuil, pp. 69-70 et 124-163.

¹⁷ JASPARD M., *Les violences contre les femmes*, La découverte, 2005, pp. 47-50.

¹⁸ JASPARD M., *ibidem*, pp. 52-54.

Les idéaux

La famille unie, le couple pour la vie, la femme sauveuse de l'homme, comme ce fut le cas pour Christine évoquée en commençant.

L'emprise exercée par le maltraitant

Encore faut-il comprendre les ressorts de cette emprise côté maltraitant et côté victime, mais aussi pour Alexandra et Jacqueline. C'est ce que j'envisage ci-dessous.

L'amour passionné qui rend sourd et aveugle

J'ai retrouvé ce motif chez Christine, Alexandra et Jacqueline. Ainsi, après de nombreuses années de maltraitance, lorsque ses parents et ses frères lui ordonnaient de quitter son mari, Jacqueline Sauvage affirmait : « J'aimais encore intensément mon mari¹⁹ ».

Revenons un instant à Maryse Jaspard qui, comme je viens de l'évoquer, à établi un lien entre le sentiment amoureux et les violences subies. Elle constata comme moi que « chez certaines femmes ce sentiment paraît indestructible ». Elle apporta aussi une nuance importante à ce propos : l'absence d'amour ne protège pas ces femmes : « Une femme sur deux qui n'aime plus son partenaire ou ne l'a jamais aimé est victime de violences conjugales ²⁰ ».

La peur des représailles et de la violence décuplée en cas de fuite

Un jour qu'Alexandra Lange avait tenté de réagir aux injures de son mari, celui-ci l'avait menacée de la tuer et de l'enterrer dans la cave sous une dalle de béton. Un autre jour, il lui avait dit que, si elle le quittait, il la ferait retrouver par sa grande famille des Gitans. À une amie qui avait pris le parti de sa femme, il avait évoqué son projet d'établir « un contrat » contre elle. C'est donc aussi la peur qu'il s'en prenne aux proches qui inhibe toute action, surtout si ces proches ont pris parti pour la victime, pire encore s'ils l'ont aidée à quitter l'enfer conjugal.

Il arrive que même les témoins (parents, frères et sœurs et voisins) aient peur d'aider la victime, par exemple à déposer plainte ou à s'enfuir.

L'espoir qu'il change

J'ai pu observer chez plus d'une femme l'espoir, conscient ou inconscient, que leur homme s'améliore un jour, même lorsque cet espoir est régulièrement déçu. On retrouve cet espoir constamment contredit chez Alexandra Lange : « J'ai très longtemps espéré, jusqu'au dernier jour peut-être, qu'il finirait par changer ». Elle

¹⁹ SAUVAGE J., *Je voulais juste que ça s'arrête. C'était lui ou nous*, op. cit., p. 74.

²⁰ JASPARD M., op. cit, p.49.

écrit encore « Les maris violents sont des hommes machiavéliques. C'est sans doute pour cette raison qu'on ne les quitte pas. Ils soufflent en permanence le chaud et le froid ».

La protection des enfants

Lorsqu'elles sont mères, la protection des enfants est un souci constant pour les femmes battues. Ce souci est une contrainte supplémentaire à la soumission observée chez la plupart des femmes victimes. En tout cas chez les trois que j'évoque dans cet article.

Les difficultés financières

Les difficultés financières sont souvent avancées par les femmes maltraitées comme d'ailleurs par plus d'un/e conjoint/e insatisfait/e de sa vie conjugale. Comme je viens de l'évoquer, les observations des psychosociologues le confirment. Ils constatent par exemple que beaucoup de ces femmes qui retournent dans l'enfer conjugal, alors qu'elles l'avaient fui pour un centre d'hébergement, sont sans ressources financières propres. Ils observent aussi que le divorce implique pour beaucoup de femmes le célibat et une importante restriction financière.

La peur du suicide du maltraitant en cas de rupture

Le chantage au suicide est une autre manipulation qui fait céder certaines femmes, notamment Alexandra. Entendre « Je ne pourrais vivre sans toi » ou « Si tu me quittes, je me tue » en a fait craquer certaines qui avaient quitté ou qui allaient quitter leur bourreau.

La honte

Beaucoup de ces femmes maltraitées éprouvent un profond sentiment de honte. Il s'en suit qu'elles cachent, même à leurs proches, les traces physiques des coups reçus et l'enfer des injures subies. Porter plainte ou partir, c'est afficher ces maltraitements. Même dans une cure analytique, il faut parfois plusieurs années pour que cette maltraitance, surtout la maltraitance physique, soit évoquée.

La culpabilité

Certaines croyantes s'adressent à Dieu en lui demandant « Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait ? », où l'on voit poindre leur vécu de culpabilité. Pour certaines, ce sont les accusations de leur maltraitant qui parviennent à les rendre victimes coupables de leur violence. Ce qui entraîne la non-dénonciation et le besoin de punition.

Le déni des souffrances et l'illusion de vivre une vie à peu près normale

Dans son autobiographie, Alexandra Lange a écrit « C'est aussi ça la violence conjugale : l'illusion que l'on cultive, à force de se soumettre aux volontés d'un homme, de vivre une vie à peu près normale ». Plus loin elle ajoute que :

La violence est comme un rouleau compresseur qui écrase tout sur son passage : capacité de discernement, faculté de se révolter, le bon sens. C'est comme une maladie qui gagne chaque jour du terrain parce que l'on ne prend pas le temps de la soigner, occupée que l'on est à gérer le quotidien²¹.

Plus loin encore elle écrit qu'elle ne trouvait pas immoral qu'un homme use de son autorité sur sa femme.

La peur de l'inconnu en cas de départ

Un jour, Alexandra pensa partir, mais elle se ravisa. Elle écrit :

Pour aller où ? Chez mon père, mon frère, ma sœur ou n'importe qui d'autre de ma famille ? Il nous aurait vite rattrapés. Et comment partir ? Avec quels moyens ? Et s'il s'en était pris à mes proches ? Il m'avait prévenue un jour où j'avais eu l'impudence de le menacer de le quitter en embarquant les enfants : même si lui se retrouvait hors d'état de nous atteindre, il pouvait faire appel à d'autres²².

Comme la plupart du temps, la confiance en soi a été largement entamée par les injures et les maltraitements; refaire sa vie semble être une montagne insurmontable. Seul reste l'espoir qu'il change.

Absence de soutien extérieur

La plupart du temps, le manipulateur oblige la victime à rompre avec son entourage. Et lorsque ce n'est pas le cas, l'appel à l'aide n'est pas toujours entendu. Leur crainte n'est pas prise au sérieux. Comme l'a plaidé le Procureur du Roi lors du procès d'Alexandra, c'est aussi la société qui n'est pas encore prête à porter l'aide qui convient à ces femmes. Et l'on peut s'interroger sur les racines de cette non-attention de la société à l'égard de ces violences.

Notons cependant que certaines victimes « avouent », comme Alexandra, qu'elles se sont refusées à répondre aux invitations de tiers à se confier ou à saisir les mains tendues prêtes à les aider, pour diverses raisons conscientes, comme la honte et la peur des représailles, et d'autres sans doute inconscientes que j'envisagerai maintenant.

²¹ LANGE A., *L'emprise. J'ai tué pour ne pas mourir*, op. cit., p. 100.

²² *Ibidem*, p. 104.

La répétition des maltraitances subies dans l'enfance

La répétition des relations de l'enfance, même négatives, mise en évidence par Freud, est passée dans le domaine public. Les avocats y font référence et des psychosociologues l'ont mise en évidence dans leurs enquêtes chiffrées. Comme je l'ai signalé plus haut, cette tendance à la répétition est aussi observée par l'enquête de Maryse Jaspard et de ses collègues.

Alexandra Lange relève ainsi que son enfance fut marquée, d'une part, par les disputes de ses parents et leur séparation et, d'autre part, par un conflit grandissant avec une mère qui interdisait tout et un père autoritaire, dur, sanguin, mais juste, qui avait du cœur et qu'elle adorait. Ces éléments ne sont pas sans faire penser aux interdits qu'elle a retrouvés chez son amant et mari, conjugués avec la rareté de moments de tendresse : comme avec sa mère. Deux étranges coïncidences.

Par ailleurs, Alexandra a découvert tardivement – elle ne précise pas l'âge – qu'elle avait été conçue au moment où ses parents allaient divorcer et qu'elle était le fruit de l'échec d'une interruption volontaire de grossesse. Ce qui explique, pense-t-elle, la mauvaise relation avec sa mère, cause de sa fuite de la maison maternelle pour la roulotte du Gitan. Elle pense aussi que son amour pour son Gitan – de 14 ans plus âgé qu'elle – n'était pas sans rapport avec l'amour qu'elle avait eu pour son père.

3.3. L'enseignement des cures psychanalytiques

L'expérience analytique avec ces femmes traumatisées montre qu'il y a d'autres raisons à cette endurance des femmes par rapport aux souffrances infligées. Elles sont moins conscientes et parfois tout à fait inconscientes.

Selon les cas, il s'agira de :

- La répétition des maltraitances subies dans l'enfance ;
- Le retournement de l'agressivité contre soi-même ;
- La satisfaction d'un besoin de punition ;
- La demande d'amour paternel sans limites ;
- L'identification à la bonne mère ;
- L'identification à la mère maltraitée ;
- La fétichisation de la puissance masculine ;
- Une tendance au sacrifice ;
- La nécessité vitale de l'homme-sinthome ;
- Une érotisation de la souffrance et de la douleur.

3.3.1. La répétition des maltraitances subies dans l'enfance

Comme je viens de l'évoquer, il y a plus d'un siècle, Freud a mis en évidence cette tendance à répéter les relations de l'enfance. Non seulement celles qui sont source de plaisir, mais aussi, étrangement, celles qui ont procuré un profond

déplaisir. Il est probable que cette répétition constitue pour certaines un déterminant important, comme ce fut le cas d'Alexandra Sauvage. Une de mes analysantes, que j'appellerai Béatrice, habitée par un fantasme masochiste analogue qu'elle reproduisait dans son couple, fit rapidement le lien avec les nombreuses punitions subies dans son enfance. Elle découvre aussi, non sans surprise, qu'elle était l'organisatrice de ces punitions. Il s'avéra en effet qu'elle se faisait punir, seule façon pour elle d'attirer l'attention, voire l'amour, de ses parents²³.

Néanmoins, toutes les femmes maltraitées dans leur couple ne font pas état de semblables maltraitements dans l'enfance, tant s'en faut. D'autres, comme Christine, évoquée plus haut, et Jacqueline Sauvage, déclarent avoir eu une enfance très heureuse.

De plus, il existe d'autres maltraitées dans l'enfance, certes moins nombreuses, qui s'identifient à l'agresseur et se vengent sur leur homme des violences subies dans leur enfance. Ces dernières réagissent à leur passé comme la plupart des hommes maltraités le font. On sait en effet qu'ils deviennent généralement eux-mêmes maltraitants à l'égard de leurs partenaires s'ils ont été maltraités dans l'enfance.

Enfin, certaines peuvent conjuguer les deux positions, soumises avec certains, maltraitantes avec d'autres. Autre conjonction possible : avec le même homme, tantôt soumise, tantôt maltraitante. Pascal Bruckner a décrit ce dernier type d'enfer conjugal dans *Lunes de fiel*²⁴.

Il reste à comprendre pourquoi certaines femmes maltraitées dans l'enfance cherchent à répéter la maltraitance tandis que d'autres, soit fuient cette situation dès qu'elles la voient venir, soit deviennent elles-mêmes maltraitantes. Les processus psychiques suivants peuvent en rendre compte, tous les symptômes et choix de vie étant surdéterminés.

3.3.2. Le retournement de l'agressivité contre elle-même

Le retournement de l'agressivité contre soi-même est un mécanisme psychique couramment utilisé lorsque l'expression de l'agressivité est impossible, que ce soit pour des raisons physiques, intrapsychiques ou interpersonnelles.

Or, la clinique analytique nous permet d'affirmer que toute relation amoureuse se double d'une agressivité, voire d'une haine, réprimée ou refoulée. De plus, autant les femmes que les hommes ont souvent de bonnes raisons de se montrer agressifs,

²³ Je décris plus longuement son parcours analytique dans « Félins pour l'autre », in P. DE NEUTER et D. BASTIEN (dir.), *Clinique du couple*, Érès, 2007, pp. 77-79.

²⁴ BRUCKNER P., *Lunes de fiel*, Seuil, 2002.

voire haineux, à l'égard de l'autre du couple. Dans un livre de 2007²⁵, j'ai développé à la suite de Freud, de Lacan et de quelques autres que, pour les femmes, du fait d'être nées femmes dans un monde encore fabriqué et dirigé par les hommes et pour les hommes, cette conjonction de l'amour et de la haine devait être encore plus vraie. Les femmes n'ont-elles pas souvent plus de raisons que les hommes d'être agressives à l'égard du monde en général, des hommes en particulier et plus spécialement encore de leur mère ? Or, depuis leur petite enfance, elles sont invitées, par la culture et par leurs parents, à réprimer et à refouler leur agressivité ou encore à la retourner contre elles-mêmes.

Cette agressivité méconnue, réprimée ou refoulée et, donc, inconsciente, peut expliquer cette tendance des femmes maltraitées à se penser coupables et, donc, à se vivre comme justement punies.

Ainsi, après avoir été rouée de coups par son mari parce qu'elle avait transporté sur sa mobylette un jeune homme inconnu qui gisait sur la route à la suite d'un accident de voiture, Alexandra écrit : « C'est ma faute. Il est devenu violent parce que j'ai fait quelque chose de mal ». Et sa culpabilité s'élargit aussi à l'égard de la vie qu'elle fait vivre à ses enfants.

La satisfaction d'un besoin inconscient de punition

Si culpabilité il y a, la nécessité de satisfaire un besoin de punition n'est pas loin. Cette *méchante* petite fille, agressive et haineuse, doit être punie. D'autant que peuvent se joindre à cette *faute* toutes les autres : celles qui sont liées aux activités sexuelles infantiles et celles qui trouvent leur source dans le non-apurement d'une dette, de la dette de vie par exemple. Remarquons que selon les cas, les sources de cette culpabilité peuvent être très différentes : (a) celles qui s'engramment dans l'inconscient d'un sujet dès sa petite enfance, (b) celles qui sont induites par la culture dans laquelle vit cette femme, (c) celles dont la victime est finalement convaincue par les manipulations du maltraitant, et enfin (d) celles que le sujet s'attribue pour éviter d'être simplement victime passive de la violence : façon évidemment surprenante de passer de la passivité à l'activité et à la responsabilité, voire de la soumission à la domination.

Il est certes important que les associations de défense des femmes aident celles-ci à comprendre qu'elles ne sont pas coupables des violences de leurs hommes. Mais si leur culpabilité s'origine dans ces fautes infantiles, leurs tentatives seront vouées à l'échec. Et cela le restera tant que la femme ne découvrira pas, grâce à un travail psychanalytique, que c'est cette *petite fille méchante du passé*, voire sexuellement *dévergondée*, qu'elle cherche à punir. Autrement dit, tant que la

²⁵ DE NEUTER P., « Les femmes, le masochisme et la pulsion de mort », in P. DE NEUTER et D. BASTIEN (dir.), *Clinique du Couple*, Érès, 2007, pp. 183-208.

femme ne saisira pas qu'elle est victime de sa soumission aux injonctions culpabilisantes du présent ou du passé, ou encore – pour certaines – tant qu'elles ne réaliseront pas qu'elles cherchent à atténuer leur soumission en s'attribuant la responsabilité de ce qui leur arrive.

Une demande d'amour insatiable

Revenons à ce qu'observent Odette Simon et Marie Christine Corvisier, les cliniciennes des refuges pour femmes battues citées plus haut. Elles ont constaté que beaucoup de femmes témoignent d'une soumission sans limites au désir exigeant de l'autre maltraitant et, aussi, que ces femmes disent le faire, soit par amour de l'autre, soit pour conserver son amour, soit encore pour le conquérir²⁶. Comment expliquer cette demande d'amour plus intense que celle qui est généralement observée ?

Comme le rappellent Hans Sachs²⁷ et Catherine Millot²⁸, enfant, la petite fille ne subit pas la menace de la castration, ce qui fait qu'elle ne renonce jamais complètement à sa demande d'amour au père. Il s'ensuit que tout Autre auquel elle adressera sa demande d'amour pourra la conduire à se soumettre à ses exigences sans limites. La soumission, dans laquelle certaines de ces femmes se mettent dans leur couple, est une sorte de reproduction de ce rapport amoureux archaïque particulier pour le père. C'est bien ce que j'ai pu moi-même observer à plus d'une reprise dans les cures de femmes victimes de maltraitements conjugaux.

Par ailleurs, cette demande d'amour peut tout aussi bien s'adresser à la mère, ce premier objet d'amour, tant pour les femmes que pour les hommes. En deçà de la demande d'amour du père, se révèle souvent, plus archaïque, la demande d'amour de la mère, que cette demande ait été comblée, ce qui est rare, ou, au contraire, frustrée, ce qui rend cette demande d'autant plus insistante.

Une identification à la bonne mère

Par ailleurs, d'après ces mêmes cliniciennes, certaines des femmes battues, une fois hébergées dans leur refuge, deviennent perdues comme pourraient l'être des mères désespérées et coupables d'avoir abandonné leur « méchant petit garçon » alors qu'il est incapable, disent-elles, de se passer d'elles. D'où leurs fréquents retours au foyer conjugal jusqu'à ce qu'un nouveau danger de mort les pousse à

²⁶ SIMON O. et CORVISIER M.-C., « Pour une prévention des violences conjugales », in N. FROGNEUX et P. DE NEUTER (dir.), *Agressivités et violences conjugales*, Academia-Bruylant, 2009, pp. 91-101.

²⁷ SACHS H., « Sur un motif de la formation du surmoi féminin » (1927), in *Ornicar*, 1984, n° 29, pp. 98-110.

²⁸ MILLOT C., « Le surmoi féminin », in *Ornicar*, 1984, n° 29, pp. 111-124. Voir aussi *NOBODADDY : L'hystérie dans le siècle*, Point Hors Ligne, 1988, pp. 68-69.

nouveau vers le refuge. Où l'on voit qu'à cette aliénation, à leur demande d'amour, peut se conjuguer l'identification très maternelle.

Jacqueline Sauvage était de ces femmes-là. « Je lui pardonnais tout, son enfance avait été un calvaire, je voulais le protéger²⁹ ».

Et Alexandra Lange aussi : « Le voir derrière les barreaux me faisait mal au cœur. Malgré tout ce qu'il me faisait subir » [...] « Un mélange de haine, d'amour et de compassion en ce qui me concerne » [...] « Je lui cherchais souvent des excuses ».

Cet amour inconditionnel ne ressemble-t-il pas étrangement à l'amour inconditionnel d'une mère pour son enfant, surtout si c'est un fils ?

L'identification à la mère maltraitée

L'identification à la mère maltraitée peut aussi intervenir dans le maintien du lien de maltraitance. On comprendra aisément que le projet de séparation d'avec le maltraitant sera plus difficile à réaliser si la mère a été effectivement maltraitée. Les systémiciens convoqueront la loyauté familiale. « Je ne puis être heureuse si ma mère ne l'a pas été ». Ce n'est plus l'imgo de la bonne mère qui est en jeu ici, mais celle de la mère effectivement maltraitée. Avoir la capacité d'être heureuse en ménage, alors que sa mère ne l'a pas été, suppose que la fille puisse surmonter la culpabilité découlant de ce choix. Cette loyauté constitue elle aussi un motif possible – souvent inconscient – de l'endurance d'une femme aux ravages dont son conjoint est l'agent.

La fascination pour l'étranger

Autre racine possible : la fascination pour l'étranger. L'étranger fait souvent peur, mais certains sujets sont au contraire fascinés par l'autre, le différent, l'étrange et le mystérieux.

Une patiente vivait un enfer depuis quelques années avec un homme qui, à l'entendre, avait quelques traits psychotiques. À ma question de savoir pourquoi elle était restée avec un homme aux comportements manifestement étranges, elle me répondit que c'était justement cette étrangeté qui l'avait fascinée au début de leur liaison.

Alexandra Lange rapporte une semblable fascination lors de la première rencontre avec l'homme qu'elle allait épouser pour le meilleur et pour le pire. Elle avait 17 ans. Il habitait dans une caravane avec les gens du voyage. C'était un gitan. Il avait quatorze ans de plus qu'elle et il était déjà père de trois enfants de deux mères différentes. Il avait déjà beaucoup voyagé. Elle écrit : « Je dois dire que j'étais fascinée par les coutumes des gitans » [...] « Tout cela était tellement

²⁹ SAUVAGE J., *Je voulais juste que ça s'arrête. C'était lui ou nous*, op. cit., p. 66.

nouveau pour moi ». Il est vrai que ce n'était pas seulement l'étranger qui l'avait fascinée, mais aussi la liberté acquise à 17 ans contre l'avis formel de ses parents. « Il m'a promis tout ce dont j'avais rêvé : me permettre de faire des études, avoir ma famille, construire notre maison... ». Mais après deux mois de vie commune, la première crise de coups et d'injures éclate. Elle dura douze ans, jusqu'à ce qu'elle le tue pour ne pas être tuée.

La fétichisation de la puissance, voire de la violence masculine

Beaucoup de femmes recherchent la compagnie d'hommes puissants, des hommes « qui en ont ». Elles font de la puissance masculine une sorte de fétiche. Elles ont horreur des hommes mous, efféminés, des hommes « paillasons », comme me disait une de mes analysantes.

L'homme violent peut être une figure de l'homme puissant. Il peut même en être, pour certaines, l'incarnation suprême. Je ne sais pas si elles sont nombreuses, mais j'en ai rencontré une qui m'en a fait l'aveu. Dans de tels cas, la violence subie peut être le prix qu'elles accepteront de payer à défaut de trouver d'autres chemins pour satisfaire leur désir de vivre avec un vrai mâle.

Jacqueline Sauvage est exemplaire de cette fascination pour le délinquant. Elle décrit ainsi ses premières rencontres et ses premiers émois amoureux. Elle avait 15 ans. Elle était « un peu empotée » et n'était pas la plus belle. C'est pourtant sur elle qu'il a jeté son dévolu. Mais elle le connaissait déjà.

Beau, fort, mystérieux, avec de si beaux yeux. Il semblait avoir vécu mille vies, n'en faisait qu'à sa tête. Sa mère le corrigeait à tour de bras. Il finit par être expédié en maison de redressement. Malgré sa réputation sulfureuse toutes les filles lui couraient après. C'était le mauvais garçon du coin. [...] Si jeune, il faisait déjà homme. On avait l'impression qu'il pouvait nous protéger contre n'importe quoi, n'importe qui. [...] Il travaillait ici ou là et, inévitablement, était licencié à coups de pied. À cause de sa fainéantise, de son penchant pour la bagarre ou de son insubordination. [...] La « chouchoute » de la tribu Sauvage avait la chance d'être encore l'élue. [...] Je l'avais dans la peau. [...] J'avais déjà entendu que Norbert pouvait se révéler violent envers les filles, mais je voulais croire en des rumeurs suscitées par la jalousie³⁰.

Elle en tombe amoureuse et aussi rapidement enceinte. Elle veut se marier avec lui malgré l'avis négatif de ses frères et même de la sœur de son futur époux. Elle subit la première « rage folle » dès avant le mariage, lorsqu'il apprend que sous la pression de ses frères, elle avait signé un contrat conjugal de séparation de biens³¹.

³⁰ SAUVAGE J., *Je voulais juste que ça s'arrête. C'était lui ou nous*, op. cit., pp. 49-51 et 56.

³¹ SAUVAGE J., *Je voulais juste que ça s'arrête. C'était lui ou nous*, op. cit., p. 58.

Jacqueline Sauvage écrit aussi l'association qu'elle avait faite adolescente entre la violence, le vrai homme et le protecteur.

Une tendance au sacrifice pour la satisfaction et le bonheur de l'autre

La tendance à se sacrifier au bonheur, aux désirs et aux demandes et exigences de l'autre est depuis longtemps soulignée comme étant fréquente chez les femmes. Prendre plaisir dans la satisfaction du plaisir de l'autre, fût-ce au prix de la non-réalisation de leur propre désir, voire au prix de leur souffrance, semble être le vœu organisateur de la vie d'un nombre non négligeable de femmes. C'est ainsi qu'elles se sacrifient pour leur homme et pour leurs enfants comme leurs mères et grands-mères l'ont fait avant elles. De surcroît, certaines trouvent parfois, dans cette souffrance sacrificielle, un certain plaisir ; les lacaniens diraient sans doute ici, une certaine jouissance, dans la mesure où ce plaisir se trouve précisément dans la souffrance.

J'ai pu observer chez quelques analysantes des traces d'une identification au Christ souffrant et « rédempteur des péchés du monde ». Certaines en effet parlent de leur vie de couple comme d'un « calvaire » ou encore d'un chemin de croix. D'autres, comme Christine, associent inconsciemment leur enfer à leur fascination pour les passions du Christ chantées dans l'église de leur enfance.

La nécessité vitale de l'homme-sinthome

Le sinthome est un symptôme ou une relation symptomatique (entre autres à un partenaire amoureux, à une profession ou encore à une idéologie laïque ou religieuse) qui fait tenir ensemble la structure fragile d'un sujet. Le sinthome est en quelque sorte une béquille, ou encore ce qu'on appelle un tirant en architecture. Comme je le disais en commençant, le conjoint peut avoir cette fonction, même s'il est « tyrannique ». Si l'on me permet de jouer sur ce mot en ces circonstances graves, mieux vaut un tirant tyrannique, voire maltraitant, que rien et l'effondrement qui s'en suit. Comme Tigran Tovmassian l'a souligné lors d'un récent débat, mieux vaut la maltraitance que le vide³². Ce qui est particulièrement nécessaire lorsque la personne n'a pas bénéficié dans la petite enfance d'un prochain secourable, un *Nebenmensch* comme le disait Freud, ou encore un *caregiver* sécurisant adéquat comme le disent les théoriciens de l'attachement. Suite à une étude de la littérature sur l'attachement Héloïse Junier affirme ainsi : « Et les auteurs sont unanimes : il est nécessaire de répondre aux signaux d'alerte

³² À l'occasion d'une conférence-débat organisée par l'Unité de clinique du traumatisme du Service de santé mentale Chapelle-aux-Champs, le 17 janvier 2020.

de bébés dans les premiers mois de la vie. Ils seront d'autant plus autonomes et sereins en grandissant³³ ».

Une certaine érotisation de la souffrance et de la douleur

Il faudrait encore envisager la délicate et controversée possibilité de l'étrange jouissance que quelques femmes éprouveraient dans les maltraitances qu'elles subissent. Je pense à Béatrice, cette jeune femme analysante évoquée ci-dessus, qui se découvrit habitée par un fantasme masochiste qu'elle satisfaisait dans diverses maltraitances : dans l'enfance, de la part de ses parents et de ses enseignants et, devenue adulte, de la part de ses patrons et de son mari. Remarquons que certains hommes sont aussi animés par de semblables fantasmes. C'est d'ailleurs un homme, Sacher Masoch, qui a donné son nom à cet étrange plaisir trouvé dans la souffrance et la douleur³⁴.

Mais l'espace nous manque pour aborder cette possible dimension dans toute sa complexité. Et je voudrais encore aborder un apport récent de la neurobiologie et conclure par quelques considérations cliniques tirées de mes consultations avec certaines de ces femmes.

4. Le syndrome de stress post-traumatique (SPT)

Depuis quelques années, des neuropsychologues ont mis en lumière que certains traumatismes engendraient des mécanismes neurologiques qui rendent compte des symptômes psychologiques rassemblés sous le terme de syndrome de stress post-traumatique. Notamment, l'état de sidération face à l'agression, les anesthésies émotionnelles et physiques accompagnées du sentiment de dépersonnalisation et d'étrangeté. Ces traumatisés – hommes ou femmes – ont aussi la sensation de devenir spectateurs ou spectatrices de l'événement. Dans la suite, il peut s'ensuivre tantôt une amnésie, tantôt une hypermnésie ainsi que des phénomènes de répétitions nocturnes (cauchemars) ou diurnes (entre autres : conduites à risque, automutilations et agressions). Certain.e.s en arrivent à vivre dans la peur constante d'être tué.e.s³⁵.

³³ JUNIER H., « S'attacher, un besoin vital », in COLLECTIF, *L'Amour : un besoin vital – 1000 façons d'aimer le couple réinventé*, Édition sciences humaines, 2016.

³⁴ FREUD S., « Le problème économique du masochisme » (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, Presses universitaires de France, 1973, pp. 287-297. Et in *Œuvres complètes*, Tome XVII, Presses universitaires de France, 1992, pp. 9-23. On peut aussi se référer à DE NEUTER P., « Les femmes, le masochisme et la pulsion de mort », in P. DE NEUTER et D. BASTIEN., *Clinique du couple, op. cit.*, pp. 183-207.

³⁵ Au Canada, le meurtre du mari violent par une femme souffrant de ce syndrome de la femme battue a été reconnu comme meurtre en état de légitime défense (BONAGGIUNTA J. et

Remarquons tout d'abord que, selon certains chercheurs³⁶, ce syndrome n'affecterait que 12% des victimes de violences conjugales et qu'un seul des cas évoqués ci-dessus me semble répondre de ce syndrome. Notons ensuite que les auteurs de cette recherche indiquent que la mise en place ou non de ces troubles neurologiques dépend de la nature du traumatisme et de la vulnérabilité de la victime.

Ce qui fait la différence entre les sujets qui développent ce que Freud appelait une névrose traumatique et ceux qui développent un syndrome post-traumatique, c'est la confrontation avec la mort ou encore avec quelque chose d'impensable, du fait de la surprise et de l'énormité de l'agression. C'est quelque chose du Réel qui s'impose sans que le Moi puisse se défendre contre cette expérience aiguë d'effraction. C'est un événement qui provoque une peur intense, un sentiment d'impuissance ou d'horreur. Freud dirait qu'il y a dans ces cas, non pas création d'une névrose, mais effraction du pare-excitation³⁷.

Un médicament a été mis au point qui permet au cerveau de récupérer un fonctionnement normal. Remarquons néanmoins que la plupart des spécialistes bien informés de cette médication pensent qu'elle ne peut agir seule. Il faut toujours lui adjoindre une psychothérapie.

5. Quelques indications pour la clinique

La multiplicité des causes indique que la prise en charge de ces femmes doit être le plus souvent pluridisciplinaire : assistance juridique, notamment lorsqu'il y a lieu de protéger la victime ou ses enfants, assistance sociale lorsque les ressources financières nécessaires pour sortir de cette situation sont effectivement inexistantes, traitement médical lorsqu'il s'agit conjointement d'un dysfonctionnement neurologique et/ou hormonal (Syndrome SPT) et, bien sûr, prise en charge psychothérapeutique.

TOMASINI N., « Postface », in LANGE A., *L'emprise. J'ai tué pour ne pas mourir*, op. cit., pp. 271-274).

³⁶ « Violences conjugales et comorbidité psychiatrique. Études sur 50 patients », *Revue francophone du stress et du trauma*, 2003, 4, 3, pp. 207-214.

³⁷ L'organisme est « plongé dans un monde extérieur chargé des énergies les plus fortes et succomberait sous les coups des excitations qui en proviennent s'il n'était pourvu d'un pare-excitation » ; « Nous appelons traumatiques les excitations externes assez fortes pour faire effraction dans le pare-excitation [...] Un événement comme le traumatisme externe provoquera à coup sûr une perturbation de grande envergure dans le fonctionnement énergétique de l'organisme et mettra en mouvement tous les moyens de défense », FREUD S., « Au-delà du principe du plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, pp. 66-71.

Par ailleurs, la plupart des cliniciens qui ont affaire à des patientes (ou des patients) qui ont subi des violences conjugales intenses et répétées sont d'accord avec la nécessité de les accueillir autrement que les névrosés qu'ils reçoivent habituellement³⁸. La neutralité et le silence s'avèrent en effet tout à fait inadéquats. Ils ne sont perçus que comme un rejet et sont donc contreproductifs. Il s'agit au contraire de créer un climat de confiance alors que souvent la confiance dans l'autre est altérée, non seulement par le maltraitant, mais aussi, entre autres, par l'indifférence de l'entourage, le silence de ceux et de celles qui auraient pu parler et par le mauvais accueil reçu à la police.

Les mots qui reviennent souvent sous la plume de ces cliniciens sont « l'empathie », « la rencontre authentique », « l'engagement », « l'attention au plus près du sujet », « la fonction contenante », « le *care* (prendre soin de) », « le *holding* » et « le *handling* », le « *mitsein* (être avec) », le « *Nebenmensch* (l'être humain proche) », la nécessité de se laisser bouleverser et même la tendresse (au sens freudien du terme d'amour déssexualisé).

Rappelons-nous que, déjà dans les cures de névrosés classiques, Lacan recommandait de ne pas trop vite comprendre et aussi de savoir oublier ce que l'on savait³⁹. Il précisait aussi, comme Freud, qu'il fallait donner du temps à ces patients.

Parler de son expérience intime ne va de soi pour personne. A fortiori lorsqu'il s'agit de violences conjugales. Il serait contreproductif de forcer ces patients à parler de leur expérience. Il convient donc de les inviter à en parler sans les forcer à dire ce qu'ils n'ont pas envie de dire, ou ce qu'ils ne sont pas prêts à dire pour

³⁸ Je me suis référé aux écrits suivants : (a) DECLERCQ E., *Clinique de l'humanisation à l'épreuve des traumatismes extrêmes cumulés à l'exil. De la torture déshumanisante à une psychanalyse de la réhumanisation*, Presses universitaires de Louvain, 2018 ; (b) DECLERCQ E., « Considérations sur les traumatismes extrêmes et l'exil. Plaidoyer pour une éthique du care », in M. de NANTEUIL et L. MERLA (dir.), *Travail et Care comme expérience politique*, Presses universitaires de Louvain ; (c) LEMITRE S., « L'accompagnement des victimes », *V.S.T. Vie sociale et traitement*, 2001/2, n° 70, pp. 36-39 ; (d) TOVMASSIAN L.T., « D'un traumatisme à l'autre, les voies de la tendresse ? », *Epistoles*, revue du centre Chapelle-aux-Champs, Presses universitaires de Louvain, 2017, n°7, p. 15 et p. 159 ; (f) TOVMASSIAN L.T. et BENTATA H. (dir.), *Quel traitement pour l'effraction traumatique ?* In Press, 2014 ; (g) TOVMASSIAN L. T. et SCHWERING K.-L. (dir.), *Le traumatisme. Engagement et créativité du thérapeute*, In Press., 2019 ; (h) STRYCKMAN N., « Le traumatisme, quel destin ? », *Epistoles*, n° 7, Décembre 2016, Presses universitaires de Louvain, pp 141-155 ; ainsi qu'à STRYCKMAN N. et DE NEUTER P., « Traumatisme et mémoires du trauma », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2019/2, pp. 77-95.

³⁹ LACAN J., « Variantes de la cure type » (1953-1955), in *Écrits, op. cit.* pp. 349 et suiv. ; ainsi que DE NEUTER P., « L'interprétation dans la cure psychanalytique », *Psychothérapies*, Genève, 1987, n° 4, pp. 179-185.

le moment. Il semble aussi important de les inviter à décrire non seulement ce qu'ils ont subi, mais aussi ce qu'ils ont vécu et ce que cela leur rappelle.

Par ailleurs, s'il importe de témoigner de son empathie, il convient aussi de ne pas s'identifier complètement. Autrement dit, il est adéquat de rester un tiers entre la victime et son traumatisme ainsi que par rapport à son environnement.

Les entretiens de groupe peuvent constituer, pour certains de ces patients, des occasions d'identifications réciproques structurantes. Ils favorisent aussi la redécouverte de l'appartenance à un groupe de pair.e.s solidaires et bienveillants.

Notre tendance à déculpabiliser doit être évitée parce que confirmer la personne dans un statut de victime ne lui permettra pas d'élaborer comment son inconscient et son histoire personnelle sont aussi en jeu dans la façon dont il ou elle a pu réagir au traumatisme. Ces sujets risquent alors d'être figés dans un rôle de victimes éventuellement agressives et revendicatrice vis-à-vis de tiers, attitudes tout à fait contreproductives. Il en va de même pour cette dénomination de victime qui risque de gommer la spécificité et la singularité de la « construction psychique » de ces femmes et de leur offrir « un mécanisme de défense tout à fait compréhensible, celui de faire étendard et parfois identité de ce statut⁴⁰ ». Il ne s'agit pas de nier la gravité de la maltraitance, mais de témoigner de la possibilité de sortir de cet état, de symboliser ce qui leur est arrivé dans leur histoire singulière. On perçoit le tact avec lequel il faut procéder et la patience qu'il faut avoir en attendant le moment venu pour que ce questionnement subjectif libérateur soit audible et possible pour la victime.

Béatrice, évoquée plus haut, a pu faire ce chemin de la victime à l'auteure de nouveaux choix amoureux en revisitant son enfance durant laquelle elle se faisait déjà régulièrement punir et en mettant à jour un fantasme masochiste inconscient grâce à sa répétition dans le transfert. Après s'être séparée de son mari maltraitant, elle s'engagea dans de nouvelles relations qu'elle quittait dès qu'elle s'apercevait qu'elle était retombée sur un maltraitant, jusqu'au jour où elle rencontra un homme avec lequel elle entreprit une relation qui n'était plus parasitée par ce fantasme masochiste.

Voilà, brièvement esquissées, quelques indications sur le positionnement du clinicien. Pour de plus amples indications, on peut se référer aux publications citées en note 33.

⁴⁰ STRYCKMAN N., « Le traumatisme, quel destin ? », *Epistoles*, déc. 2017, n° 7, pp. 142-143.

6. Conclusions

Pour conclure, en ce qui concerne la société, sont indispensables :

- La répression juridique des violences conjugales ;
- L'éducation des hommes et des femmes à la dimension de l'égalité des hommes et des femmes dans leur différence ;
- L'adaptation des lois et le changement des mentalités ;
- Le soutien des activités culturelles qui facilitent les sublimations de l'agressivité ;
- La promotion des idéaux d'égalité, de solidarité, de fraternité, de respect de l'autre ;
- Un travail de repérage de ces déterminants inconscients de la violence ;
- L'approfondissement des recherches et de l'information sur les difficultés de la vie de couple et les agressivités qu'elle génère. C'est la responsabilité de la société.

Mais, dans un certain nombre de cas, le travail thérapeutique en couple, en groupe ou individuel avec les auteurs et les victimes de violences conjugales s'avère nécessaire. Ce travail est même indispensable lorsque les hommes ou les femmes sont aliénés dans ces répétitions et à ces divers mécanismes psychiques que nous venons d'évoquer. Et de cela, tout sujet, victime ou bourreau, est « responsable »⁴¹. Il convient aussi que les psychothérapeutes se forment à recevoir adéquatement ces femmes.

Résumé

Se basant sur sa clinique et sur deux autobiographies de femmes maltraitées par leur conjoint, l'auteur envisage les nombreux déterminants conscients et inconscients qui peuvent inciter des femmes, victimes de maltraitances conjugales, à prolonger pendant de longues années des relations conjugales sources de souffrances physiques et psychologiques importantes. Après quoi, il propose quelques indications sur l'attitude adéquate pour les cliniciens qui reçoivent de telles victimes.

Mots clés

Maltraitances conjugales, répétition, psychothérapie, fantasme, sinthome, masochisme, stress post-traumatique.

⁴¹ DE NEUTER P., *Les violences conjugales. Responsabilité des agresseurs, responsabilité des victimes*, 2015, Enregistrement disponible sur le site de l'Établissement public de Santé mentale de l'agglomération lilloise, http://www.epsm-al.fr/sites/www.epsm-al.fr/files/3-epsma-pj-2014-presentation-patrick-de-neuter_0.pdf